

MAKING OF

Alaïa et LINDBERGH, l'aiguille et le piqué.

Une exposition à Paris souligne les liens professionnels et amicaux noués entre le couturier, le photographe et leurs modèles.

Texte Clément GHYS

DANS UNE RUE DE PARIS, EN 1988, Marie-Sophie Wilson, mannequin à la moue boudeuse. Le corps longiline de sa collègue Nadja Auermann, à Tokyo, en 1996. Leur cadette Gigi Hadid, top-modèle du moment, à Paris, en 2019. Fin 2020, la Fondation Peter Lindbergh poste sur son compte Instagram une série d'images réalisées par le photographe allemand et présentant des tenues d'Azzedine Alaïa. Des images qui montrent la relation amicale et professionnelle qu'ont nourrie

pendant des décennies Peter Lindbergh et le couturier franco-tunisien, morts respectivement en septembre 2019 et en novembre 2017. Émue par cet hommage sur le réseau social, Carla Sozzani, présidente de la Fondation Azzedine Alaïa, contacte Benjamin Lindbergh, l'un des quatre fils du photographe, très actif dans la fondation, pour lui proposer un projet réunissant les travaux des deux.

« Azzedine Alaïa, Peter Lindbergh », dans les locaux de la maison de

couture, est autant une exposition de photographie que de mode. Benjamin Lindbergh et Olivier Saillard, commissaire d'exposition et connaisseur de l'œuvre d'Alaïa, ont eu une idée simple, mais originale : disposer systématiquement l'image du photographe allemand à côté de la robe originale. L'œil du visiteur navigue entre le cliché en noir et blanc et la tenue, elle aussi noire ou blanche. Comme dans une œuvre de l'artiste conceptuel américain Joseph Kosuth *One and Three Chairs*, exposée au Centre Pompidou, qui réunit une chaise, une photographie de cette même chaise et un panneau où est inscrite la définition du mot « chaise », l'installation ouvre tout un champ d'interrogations : qu'est-ce qu'une robe ? Qu'est-ce que l'élégance ? Un objet inanimé ou une image ? Qu'est-ce qui fait une tenue ? Celui ou celle qui la porte, celui ou celle qui l'a conçue, ou celui ou celle qui en fait une image ?

Benjamin Lindbergh et Olivier Saillard présentent ainsi une quarantaine de vêtements, puisés dans les archives de la fondation : longues robes à capuche, bustier et même un étonnant peignoir-éponge. Devant ces habits « vides », on se prend à imaginer les corps des mannequins qui les ont enfilés, Naomi Campbell ou une autre. Même impression devant les images à leurs côtés. Benjamin Lindbergh estime que « ce qui unit le travail des deux, c'est justement cette question du corps » : « Pour Peter Lindbergh, une photographie, c'était toujours l'image d'un être. Et pour Azzedine Alaïa, c'est pareil. Chez les deux, il y a l'idée d'exprimer au mieux les identités des femmes. »

L'exposition met en scène des créations d'Azzedine Alaïa et les photos de Peter Lindbergh sur lesquelles elles figurent.

Ci-dessous, le styliste et Tina Turner, à Paris, en 1989, dans l'objectif du photographe allemand.

Et à travers toutes ces images, réalisées entre 1983 et 2018 pour des catalogues ou des magazines, c'est une certaine idée de la beauté qui est célébrée. Une élégance métissée, vivante, faite autant de rigueur que de joie de vivre. Un raffinement qui est aussi autant celui de l'actrice Arletty, dont on devine la pose dans quelques images, que de la chanteuse Tina Turner. À cette dernière, les deux commissaires ont réservé une salle entière. On y voit des robes dont les fils semblent encore trembler d'une interprétation de *Proud Mary* et les clichés pris pour l'album *Foreign Affair* (1989). L'exposition fait se replonger dans une époque bénie de l'entertainment qui voyait se croiser une immense chanteuse, un immense couturier et un immense photographe. Une même nostalgie traverse la dernière salle, où est projeté un film tourné dans les années 1980 sur la plage du Touquet pendant un shooting. « En travaillant sur l'exposition, on a trouvé une photo de cette séance, avec une équipe télé, dit Benjamin Lindbergh, on a cherché et puis on est tombé sur cette vidéo. » Sur l'écran, de jeunes maquilleur, coiffeur, styliste, qui feront tous carrière, habillent des mannequins en Alaïa. L'ambiance est décontractée, chaleureuse. Un rêve de mode. ☺

« AZZEDINE ALAÏA, PETER LINDBERGH », À LA FONDATION AZZEDINE ALAÏA, 18, RUE DE LA VERRERIE, PARIS 4^e, JUSQU'AU 14 NOVEMBRE.

LE GOÛT



Alaïa et Lindbergh, destins croisés en noir et blanc

Jusqu'au 14 novembre 2021, la Fondation Azzedine Alaïa présente 50 images du photographe et les 32 vêtements du couturier qui en sont tirés. Une mise en miroir aussi troublante et radicale que le travail des deux hommes aux parcours étonnamment proches.

HÉLÈNE GUILLAUME

Tout a commencé en novembre dernier, quand Carla Sozzani (présidente de la Fondation Azzedine Alaïa, NDLR) a vu des photos de Peter et d'Azzedine sur notre compte Instagram, retrace Benjamin Lindbergh, fils du photographe et directeur de la Fondation Peter Lindbergh, qui cosigne le commissariat de cette exposition avec Olivier Saillard. Nous postons parfois des petites séries liées à un designer et nous avons retrouvé celles-ci dans une boîte qui n'avait pas été ouverte depuis un certain temps. Carla a aussitôt pensé à en faire un accrochage. » Azzedine et Peter, Peter et Azzedine. Deux vies a priori aux antipodes, liées par une communauté d'esprit et une image de femme, qui a marqué l'histoire de la mode parisienne et en général.



1. Azzedine Alaïa avec le mannequin Linda Spierings en 1986. 2. Le couturier avec la chanteuse américaine Tina Turner à Paris en 1989. 3. Les mannequins Tatjana Patitz et Linda Spierings au Touquet.

C'est drôle comme l'imaginaire d'un Méditerranéen (1936-2017) et celui d'un Allemand (1944-2019) se sont ainsi rencontrés. Le premier a grandi dans un Tunis aux murs de chaux d'un blanc aveuglant et aux femmes en robes d'un noir d'été ; le second, dans la lumière du Nord et le charbon de Duisbourg, dans une Ruhr en pleine reconstruction. Tous deux ont suivi les Beaux-Arts, ont rejoint Paris et en ont capturé, avec un amour fou et sans le poids du passé, sa culture de la beauté. Tous deux se sont rencontrés en 1979 à un moment où ils commençaient à construire leur style, et ont cultivé, toute leur vie, la même hygiène du succès, demeurant indépendants quoi qu'il en coûte, sans jamais céder aux modes pour suivre leur route sans se laisser distraire. Une constance qui leur a valu une carrière longue et fructueuse (avec certes, ses hauts et ses bas) et une amitié qui a duré jusqu'à la fin, comme en témoigne la cinquantaine de tirages qui courent de 1984 à 2018. Autre point commun, leur façon de s'adresser aux stars comme aux portiers, avec une familiarité aimable. « *Sur une prise de vue de mon père, il n'y avait pas de distinction hiérarchique, chose rare quel que soit le métier, quand on devient un personnage reconnu. C'est un trait qui a marqué beaucoup de gens, ses assistants, les techniciens, tous traités avec la même chaleur humaine, raconte Benjamin Lindbergh. C'est ce même rapport qu'entretenait Azzedine au quotidien. Je l'ai connu enfant, quand je venais avec mes parents déjeuner dans sa cuisine. Je me souviens qu'il m'a fait goûter mon premier baba au rhum et qu'après une bouchée, j'ai détesté. (Rires.)* »

Depuis la disparition de son père, le Français de 38 ans s'occupe de faire vivre son œuvre non sans succès puisque actuellement, sont ouvertes cinq expositions qui lui sont consacrées en Europe. *« Ce qui est le plus connu dans le travail de Peter ? Je pense que c'est son noir et blanc et ses portraits non retouchés. Et évidemment, sa couverture du Vogue anglais en janvier 1990 qui lancera l'ère des Supermodels (Cindy Crawford, Naomi Campbell, Tatjana Patitz, Christy Turlington et Linda Evangelista) et sa série pour le Vogue américain de Helena Christensen et du petit Martien, une des premières histoires narratives dans les magazines de mode. Ici, il y a aussi ces images très connues de Tina Turner accrochée à la tour Eiffel. »*

L'exposition « Azzedine Alaïa, Peter Lindbergh » se tient sous la verrière du 18, rue de la Verrerie dans l'ancien bâtiment du BHV acquis par Alaïa en 1988. Le tirage qui ouvre l'accrochage datant de l'année d'après, montre le couturier et le mannequin Vanessa Duvé dans ces lieux quasi en ruines dont la structure industrielle rappelle les poutres et autres engrenages métalliques des usines de Duisbourg qu'a souvent exploités Lindbergh comme décor de ses séries glamourieuses... Le parcours est court, fort, touchant, simple et fascinant, loin des rétrospectives qui n'en finissent plus pour justifier le prix du billet. Telle une enclave dans ce Paris qui s'éveille, une destination qui mérite d'être découverte par les connaisseurs comme les néophytes. *« Jusqu'ici, nos expositions mettaient souvent en regard le travail d'Azzedine et celui d'autres designers, autour du vêtement, rappelle Olivier Saillard. Nous n'avions pas encore traité son rapport à la photographie, pourtant puissant. Or, je trouvais que dans le contexte actuel, on a envie d'horizon, de paysage mental. C'est vraiment la définition de l'œuvre de Peter. D'ailleurs, si nous présentons une trentaine de pièces d'Azzedine, la scénographie ouvre des fenêtres, en mettant en avant, de façon épurée, ces images. Je crois qu'il nous faut penser une forme d'écologie de l'image. Cinquante photographies, c'est peu de nos jours, comparé à n'importe quel compte Instagram. Et pourtant cinquante bonnes images accrochées à un mur, que l'on rencontre physiquement, c'est une émotion presque oubliée... »*

Il est vrai que l'on ne retrouve pas cette profondeur depuis un écran. Ici, on comprend de nouveau, instantanément, ce qui a tant marqué les gens dans cette collaboration entre le petit homme du Sud et le bon gros géant du Nord. Marie-Sophie Wilson en un genre d'Arletty sur le canal Saint-Martin, à deux pas de l'hôtel du Nord dans sa veste et minijupe de fourrure de laine. Tatjana Patitz et Linda Spierings dans leurs longs manteaux noirs, prises sur la plage fétiche du photographe, au Touquet, en 1986. Jade Jagger moulée dans une robe au bustier pigeonnant gansé de cuir, dans une rue pavée de Paris en 1990. À chaque fois, le même émerveillement pour cette esthétique intemporelle, sensuelle et radicale, classique et sexy que peu de stylistes et de photographes ont si bien saisis. À l'étage sont installés les clichés de Tina Turner tandis qu'est diffusé un documentaire sur Lindbergh dans sa période Le Touquet. On y voit aussi quelques polaroids de ces prises de vue en petite équipe et en présence d'Azzedine. L'un derrière l'objectif, l'autre à retoucher les robes sur les filles. Aucun des deux n'interférait dans le travail de l'autre. *« Il y avait un côté presque gipsy quand ils partaient faire des photos, toujours avec la même petite équipe. L'assistant de Peter, le coiffeur, le maquilleur, les mannequins. Tout le monde prenait le même bus, comme une caravane, une famille. »*

7 € l'entrée, réservation sur fondationazzedinealaia.org. 18, rue de la Verrerie, Paris 4e.

